
Pour en finir avec l'altérité

To end with alterity

Jean-Louis Poitevin

Philosophe et écrivain, membre de l'Association internationale des critiques d'art, rédacteur en chef de TK-21 LaRevue.

<https://orcid.org/0000-0001-7271-6938>

Recebido em: 12/10/2019

Aceito para publicação em: 21/12/2019

Résumé

Comment penser le racisme ? Cette question, Toni Morrison se la pose depuis toujours et y apporte une réponse inattendue dans ses conférences de 2016 à Harvard. Il est question du lien entre le racisme comme apprentissage culturel et sociologique et sa racine intérieure, lieu d'émergence de l'altérité comme ennemi en chacun de nous. Mais pour mieux appréhender ce lieu du déni intérieur, un retour sur les formes de l'altérité telle que la littérature a pu les formuler s'est imposé comme un détour nécessaire. Quignard, Burroughs, Musil ont été pour l'occasion convoqués.

Mots clés : Racisme. Altérité. Burroughs. Musil. Toni Morrison

Abstract

How to think about racism? To such an essential question for her, Toni Morrison provided an unexpected answer in her 2016' Harvard Lectures. She puts forward the link between racism (as a cultural and sociological behavior) and its inner root as a place where otherness emerges as an internal enemy for each of us. However, to better understand that stance of inner denial, a return to the forms of otherness that literature has succeeded to formulate has become a necessary detour. Quignard, Burroughs, Musil were summoned for the occasion.

Keywords: Racism. Alterity. Burroughs. Musil. Toni Morrison.

I Approches de l'altérité

En finir avec l'altérité, une telle formulation, un tel programme peut sembler singulièrement vain, voire absurde, tant ce que nous connaissons et de nous et du monde est empreint de l'omniprésence de l'autre et des autres. C'est sans doute parce que nous accordons une importance toute particulière à celui ou celle que nous sommes à ce je ou ce moi dans lequel et par lequel nous nous connaissons et nous reconnaissons. Pourtant ce je et ce moi n'ont peut-être pas la consistance que nous leur prêtons. De plus, il se pourrait même qu'ils ne soient que des masques recouvrant, sinon un vide du moins une faiblesse originaire, voire ontologique. Il importe en tout cas de prendre acte de cette faiblesse dès lors que l'on veut interroger ce qui de ce je ou de ce moi constitue le pôle inverse, le double inaccessible. Dans *Vie secrète* (QUIGNARD, 1998, p. 319), Pascal Quignard note, avec une juste délicatesse non dénuée d'ironie, que « pour accéder à l'égophorie, on ferme les yeux sur la non-identité de chacun d'entre nous. Que nous puissions tous nous servir du langage et tous dire je au travers de lui nous prouve à tout instant que ne nous ne sommes rien de bien précis. »

Rien de bien précis

De surcroît, quand nous ne cessons de dire je ou de penser que ce quelque chose que nous sommes ou prétendons être existe sous la dénomination d'un moi, nous ne cessons de supposer que face à ce je, à ce moi, il y a quelque chose d'autre et bien sûr aussi qu'il y a des autres si semblables qu'il importe de les considérer comme différents pour ne pas se trouver, dans l'instant de cette impossible reconnaissance, renvoyés au quasi néant de notre existence.

Pour parler des autres, le pluriel s'impose, car nous sommes dans un monde dans lequel personne n'ignore plus qu'il existe à la fois d'autres peuples, d'autres cultures, d'autres civilisations, bref que le monde, ce monde, notre monde, est peuplé d'autres en tout genre. C'est pourquoi, d'un point de vue philosophique mais aussi existentiel, une remise en cause de cette altérité, à la fois comme évidence partagée et comme concept central permettant d'établir les liens les plus signifiants avec ce qui nous entoure, devrait constituer un champ de réflexion voire même d'action des plus importants.

La parution récente en France du livre de Toni Morrison *L'Origine des autres* permet de s'emparer à nouveau de cette question et de tenter d'en dresser d'une part une brève généalogie et d'autre part de dessiner les contours de ce que pourrait être un monde, sinon

sans autre du moins sans altérité, sans que l'autre en soit comme la part maudite de ces je qui le peuplent.

Le sale petit secret

On doit à D.H. Lawrence d'avoir su non seulement repérer mais analyser en détail les pièges mortels que ne cesse de nous tendre notre croyance en la structure du moi comme fondement de notre être au monde, un moi fabriqué par le carcan familial et relayé par la mécanique œdipienne que la psychanalyse a su construire et mettre en marche, dépositaire forcé d'une conscience de soi basée sur la haine de soi, autant dire de l'autre en soi. Cette altérité n'est pas tant une évidence qu'une construction, car cet autre est aux mains du diable moins probablement que nécessairement : le diable est le nom de cet opérateur singulier qui permet à ce qui est en nous de s'incarner hors de nous et à ce qui est hors de nous de trouver des voies pour venir investir notre forteresse intime.

L'autre est le nom de ce va-et-vient constant une fois qu'il a été figé sous la forme d'un partage censé être explicite et marquer la possibilité de la vérité. L'autre est le nom du possible et du rêve pris dans les glaces de la peur, une peur qui refuse de se reconnaître comme telle et qui ne le peut que dans le jeu des schémas mentaux construits autour d'elle. Car il s'agit de l'empêcher de risquer de faire tomber de son piédestal le moi imaginaire qui s'y est installé le temps d'un battement de paupières et qui déjà pérore au sujet d'une vérité et d'un pouvoir dont il serait dépositaire.

Rappelons-nous, n'oublions pas, la relation de Lawrence à la psychanalyse. Lui, au moins, sa réticence ne venait pas d'un effroi devant la découverte de la sexualité. Mais il avait l'impression, pure impression, que la psychanalyse était en train d'enfermer la sexualité dans une boîte bizarre aux ornements bourgeois dans une sorte de triangle artificiel assez dégoûtant, qui étouffait toute la sexualité comme production de désir, pour en refaire sur un nouveau mode un « sale petit secret », le petit secret familial, un théâtre intime au lieu de la fantastique usine Nature et Production (DELEUZE ; GUATTARI, 1973, p. 58).

La question persiste, insiste, celle de savoir non seulement comment se met en place ce sale petit secret mais comment parvenir non seulement à lui échapper mais à l'éradiquer. Car ce sale petit secret n'est qu'une des formes que prend l'altérité qu'invente le je pour se tenir debout en faisant face à cela même qu'il a instauré comme son autre – et qui n'est en fait que le produit de son imagination prisonnière de son « lieu de production », et son propre double auquel il se refuse à s'identifier de lui-même.

L'autre question est celle de la découverte des voies de traverses permettant de ne pas tomber dans ce piège. De telle voies sont entre-aperçues et parfois dessinées avec précision par quelques-uns et quelques-unes.

Le singe qui ronge la nuque

W.S. Burroughs de son côté a été l'un de ceux qui ont approché cet autre qui nous attend au coin de la rue, sinon pour nous faire la peau, car lui aussi a besoin de nous pour exister, du moins pour nous renvoyer dans les rets de la peur. Jouant le rôle de notre double haï, nous devrions parvenir à apprendre à l'aimer, mais l'expérience faite par Burroughs montre que cette exigence d'amour est en fait un piège. Cet autre est un élément du grand dehors qui est venu se loger en nous pour y poursuivre sa vie. Nous ne sommes que le corps hôte d'un virus qui n'a d'autre ambition que de nous maintenir en vie végétative pour continuer d'exister. La difficulté de l'exercice tient en ceci : ce double de nous-même prend l'allure de ces autres si violemment impatients de nous dévorer et qui échangent leurs masques. C'est ce qui rend en effet si difficile d'échapper au piège de la peur, de la veulerie de la soumission.

On aura ici reconnu le portrait de la drogue et du drogué, de cette relation si singulière qui a consisté pour Burroughs à explorer les flux et les interactions entre un dehors supposé être le siège du divin, une substance supposée permettre de s'en rapprocher et un intérieur censé être le lieu idéal pour ce dieu qui y prendrait place pour y subsister. Or, les choses ne se passent pas comme on le croit. Il faut un esprit fabuleusement attentif comme le sien pour démêler l'écheveau du piège.

La came est le produit idéal, la marchandise par excellence... Nul besoin de boniment pour séduire l'acheteur ; il est prêt à traverser un égout en rampant sur les genoux pour mendier la possibilité d'en acheter. Le trafiquant ne vend pas son produit au consommateur, il vend le consommateur à son produit. Il n'essaie pas d'améliorer ou de simplifier sa marchandise : il amoindrit et simplifie le client. Et il paie ses employés en nature – c'est-à-dire en came.

La drogue recèle la formule du virus diabolique : L'algèbre du besoin. Et le visage du diable est toujours celui du besoin absolu. (BURROUGHS, 1964, p. 11)

Il fallait la puissance créatrice de cet homme pour révéler les aspects les moins ragoutants du sale petit secret, non plus vu su l'angle sexuel mais sous celui du besoin. Et ce besoin que l'on ne définit jamais que comme naturel, apparaît lui aussi comme une construction. Et c'est bien une telle construction ou si l'on veut c'est le modèle de toute construction à la fois économique et psychique, il faudrait dire économique parce que psychique, qu'il met à jour, aussi insupportable soit la révélation qu'il nous apporte ainsi.

En fait, deux éléments essentiels sont découverts par Burroughs : le caractère viral de l'altérité – qu'elle soit drogue ou verbe ; et l'inutilité de l'ego comme structure permettant de penser et de contrôler les flux permanents qui composent ce que l'on nomme le moi ou, ici, l'ego – et ce que l'on nomme si mal le monde. Il n'y a que des échanges constants entre ces deux dimensions – qui ne sont dimensions que d'un seul monde. En révélant l'échange de type symbiotique entre le camé et la marchandise entre l'être hôte et le virus, c'est une vision non pas tragique mais comique qui se dessine devant nous. Car Burroughs ne recule pas devant l'hypothèse maximale concernant l'humanité parlante et prétentieuse au point de se croire maîtresse du langage. Cette hypothèse est aussi simple que radicale : « Le verbe lui-même est peut-être un virus qui s'est définitivement implanté chez un hôte. » (BURROUGHS, 1999, p.27)

Si cette hypothèse radicale est juste, alors chacun de nous, comme être parlant, engraisse, à mesure même qu'il croit déployer son ego en parlant, le singe qui lui ronge la nuque. L'autre est non seulement en nous mais il est nous-même. Nous sommes l'autre d'un autre qui ne répond à aucun je et ne se manifeste à nous aucunement sous la forme d'un ego, mais n'existe que sous la forme informelle de la multiplication infinie de lui-même. Cet autre provenant d'on ne sait quel grand dehors a choisi de loger en nous et est devenu plus nous que nous ne le sommes nous-mêmes. L'ego n'est pas même un masque, tout juste une formule permettant de ne pas voir le vide sur lequel chacun de nous danse car « la meilleure écriture est atteinte dans un état de perte d'ego. L'ego de l'écrivain, défensif et limité, ses « propres mots », et sont la source les moins intéressantes. » (BURROUGHS, 2008, p.114)

Le *cut-up* inventé par Gysin et Burroughs est sans doute l'une des plus puissantes manifestations créatrices pour en finir avec l'altérité.

L'autre, mon double

Difficile d'évoquer l'autre sans plonger à rebours non pas à travers les images déformées de soi que l'on nomme visage de l'altérité et que nous renvoie le monde, mais dans les plis innombrables de la psyché dans laquelle se loge ce qui de l'autre est sans doute le « modèle » le plus absolu – même s'il est en quelque sorte occulté, oublié, voire nié –, ce double de nous-même, ce jumeau restant le plus souvent inconnu ou incompris sauf à ce que certains auteurs aient su lui donner la place qu'il mérite.

Car, il ne faut jamais l'oublier, bien que cela reste encore aujourd'hui un point obscur de notre réflexion sur l'altérité : nous sommes deux et avons toujours été deux si l'on s'en réfère à l'existence, en chacun de nous et pour chacun de nous, de ces deux hémisphères

cérébraux que nous avons tendance à ne pas distinguer, tant le primat de la raison a recouvert cette dualité originaire et active en permanence « en » chacun de nous – au nom de la puissance synthétique dont la raison est censément porteuse, puissance à laquelle nous devons nous soumettre pour devenir et être ce que nous sommes censés être, un « homme ».

La littérature a exploré ce domaine du double, du jumeau, de l'autre « soi » qui apparaît soudain là, face à nous. Il y a des versions où ce double est monstrueux ou se présente sous la forme d'un ennemi, mais il y en a d'autres où ce double est d'emblée perçu comme une partie oubliée ou occultée de soi-même, la partie manquante dont le manque n'était que confusément ressenti mais qui, soudain, à la fois se révèle comme manque et s'affirme comme possibilité d'une nouvelle plénitude.

Les exemples sont multiples, on l'a dit de cette présence complexe de l'autre en soi du double comme figure rédemptrice ou accusatrice. On le retrouve ce double dans tous les livres d'Ingeborg Bachmann, dans *Belle du Seigneur* de Cohen, il est l'ange du terrible qui visite Rilke dans les *Élégies de Duino*, il est évidemment Frankenstein, il est encore Fat Horse dans *Siva* de Philip K. Dick et il est toutes les voix diverses et variées qui sont un jour ou l'autre venues susurrer à l'oreille du poète, et que l'on nomma Muse ou inspiration et qui trouve son origine dans les deux textes fondateurs de la littérature occidentale que sont *L'Illiade* et *L'Odyssée*, textes dans lesquels l'altérité a pour champ de manifestations l'infinité des possibles et pour nom celui de chacun des dieux peuplant l'Olympe mais dont l'activité majeure est de venir en aide aux hommes ou de les combattre en prenant la forme de « l'autre ».

Nous ne nous pencherons ici rapidement que sur ce double mythique de la littérature du la première moitié du XXe siècle que forment dans *L'homme sans qualités* de Robert Musil, le frère et la sœur, Ulrich et Agathe.

Il semble ici nécessaire de présenter in extenso le moment où dans le roman le frère qui ne l'a pas revue depuis cinq ans va retrouver sa sœur. En effet, même hors contexte, ces lignes décrivent avec une minutie exemplaire ce que l'on pourrait appeler le symptôme des retrouvailles, ce complexe psychique où un « moi » sait qu'il va rencontrer l'autre part de lui-même, la partie de lui qu'il a en effet oubliée et qui d'un coup se manifeste. Que ce soit deux êtres, un frère et une sœur, c'est la loi du roman qui l'impose ici, mais nous devons comprendre cette rencontre comme celle de deux parties dissociées qui pourtant appartiennent à une même entité et ainsi lire à travers les lignes une histoire qui est celle plus essentielle encore de la découverte par « une » entité de sa moitié oubliée ou perdue.

Agathe, la sœur oubliée a posé ses affaires dans la maison du père qui vient de mourir, et elle attend l'arrivée de son frère Ulrich. L'un va retrouver l'autre, l'autre l'un, et ce que le texte va faire apparaître, c'est que ce n'est pas tant qu'une autre ou un autre vont

se faire face, mais que deux moitiés du même être vont se retrouver. Nous faisons face à ce qui peut être présenté comme la règle implicite de ces retrouvailles, le fait que le « re » de la reconnaissance précède en quelque sorte la connaissance même. C'est l'exploration de cet avant que rend possible cette rencontre.

Involontairement, Ulrich leva les yeux vers les fenêtres dans l'idée qu'Agathe serait peut-être derrière à observer son arrivée. Il se demanda si elle était jolie et constata sans joie que le séjour serait singulièrement fâcheux si elle ne lui plaisait pas. Qu'elle ne fût venue ni à la gare ni à l'entrée lui semblait à vrai dire de bon augure, en quelque façon conforme à ses sentiments : à tout prendre elle n'avait pas plus de raisons de courir au-devant de lui que lui de se précipiter, à peine arrivé, au chevet du défunt. Il annonça qu'il serait prêt dans une demi-heure et fit un peu de toilette. La chambre mansardée où il avait trouvé abri était au second étage du corps principal ; c'était son ancienne chambre d'enfant, complétée curieusement, depuis lors, par quelques aménagements visiblement hâtifs, qu'exige le confort des adultes. « Sans doute ne peut-on rien y changer tant que le mort est dans la maison », pensa Ulrich ; il s'installa non sans difficultés sur les décombres de son enfance, tandis qu'un rien de plaisir, pourtant, montait de ce parquet comme un brouillard. Il voulut se changer, et l'idée lui vint de passer une sorte de pyjama d'intérieur qui lui tomba dans les mains comme il défaisait ses valises. « Elle aurait pu au moins m'accueillir dans l'appartement ! » pensa-t-il. Il y avait dans le choix négligent de ce vêtement comme un vague désir de faire la leçon à sa sœur, bien que le sentiment qu'elle aurait, pour défendre son attitude, quelque raison qui lui agréerait ne l'eût pas quitté et prêta à ce changement de tenue un peu de la courtoisie qui accompagnait toujours l'expression sans contrainte de la confiance.

C'était un grand pyjama de laine moelleuse, une sorte de costume de Pierrot, carrelé de gris et de noir, noué aux poignets et aux chevilles comme à la ceinture : il l'aimait pour son confort, confort qu'une nuit d'insomnie et un long voyage lui firent ressentir avec plaisir quand il descendit l'escalier. Mais lorsqu'il pénétra dans la chambre où l'attendait sa sœur, il s'émerveilla de s'être ainsi vêtu. Par une mystérieuse disposition du hasard, il se trouva en effet devant un grand Pierrot blond, enveloppé de rayures et de carreaux d'un gris et d'un rouillé subtils, qui, au premier coup d'œil, paraissait tout semblable à lui.

« Je ne savais pas que nous fussions jumeaux ! » dit Agathe et son visage s'éclaira de gaîté. (MUSIL, 1958, p. 16).

Un tel texte met en scène quelque chose qui ressemble à la rencontre dans un lieu familier devenu étranger de deux êtres, de deux entités qui à la fois se connaissent et se sont oubliés mais qui en se retrouvant constatent qu'elles font partie du même « lieu » de la même maison, de la même coquille et il faudrait dire de la même personne voire du même crâne !

Si l'on accepte un instant de faire ce petit travail mental d'abstraction en même temps que l'on s'attache à lire chaque mot chaque phrase comme la présentation d'une situation psychique à la fois rare et essentielle mais que chacun peut être amené à connaître, alors

on se tient face au mystère central de cette question de l'altérité. L'un va avec l'autre et l'autre n'est pas différent de l'un. Chaque moi est composé de deux entités que l'on a fait s'ignorer mais qui ne cessent de se chercher voire même chez certains de s'épuiser à tenter de se trouver.

Peut-être faut-il, comme le dit si bien le texte, « une mystérieuse disposition du hasard » pour qu'une telle expérience nous arrive, mais c'est bien l'un des choses que nous cherchons quand nous nous plongeons dans un livre, dans un roman en particulier qu'il nous conduise au seuil de cette révélation. Rares sont ceux qui le permettent, il est vrai, mais ils en sont d'autant plus importants, essentiels. Il importe cependant de tenter de comprendre ce qu'est cet autre n'est pas l'autre, mais plutôt un semblable qui tout en n'est pas le même nous appartient autant qu'on lui appartient.

II Les deux pôles de l'altérité

Toni Morrison est l'une des rares auteures à avoir exploré sans faillir les paradoxes terrifiants qui composent le paysage de l'altérité dans ce qu'elle porte en elle de plus radical de plus violent, de plus manifeste, de plus évident de plus « réel » et de pire : le racisme.

Dans un ouvrage récent qui publie un ensemble de six conférences qu'elle a données à l'université de Harvard, elle déploie toute l'intensité de sa puissance de réflexion pour nous conduire d'une méditation inévitable à un résultat que l'on peut dire inattendu au sujet de l'altérité.

Le pire visage de l'altérité

Le racisme est porté par la pratique immémoriale de l'esclavage et l'esclavage est la pratique qui consiste en l'usage d'êtres humains pour des travaux divers et en général les plus durs, êtres humains qui à causes de circonstances diverses ont perdu leur statut d'hommes libres pour se retrouver privés de tout droit et de toute existence propre. L'esclave est un être humain devenu objet.

Si cette pratique a existé et existe encore, certes à des degrés moindres, dans toutes les cultures, elle a pris avec la traite des Noirs une dimension plus terrible et plus essentielle puisque cette différence n'était plus générée par les circonstances, le hasard souvent, comme en témoignent nombre de romans grecs et latins en particulier, mais devenait « ontologiquement » ou « substantiellement » légitime. Les Noirs sont devenus une fois installés dans les pays de la grande Amérique et des Caraïbes et dans le pays

portant le nom de USA l'objet d'une discrimination « ontologique » infinie se traduisant par une violence physique et psychique interminable que la fin de la guerre de Sécession a rendu officiellement illégale, certes, cependant que rien dans les comportements des Blancs ne montre qu'elle a été réellement abolie.

Toni Morrison décline dans cet ouvrage les visages de l'altérité portant le nom de racisme et montre comment cette altérité est une construction sociale qui formate les esprits et le psychisme même de ceux qui vivent dans ce pays comme dans tant d'autres. Mais elle a aussi le courage de se pencher sur le fait que cette attitude semble n'avoir pas que des racines sociales et historiques mais corresponde à une forme psychique commune à tous puisque des éléments d'attitudes ou de comportement et de pensées de type raciste se retrouvent dans des attitudes apparemment plus quotidiennes et plus banales.

L'enjeu de ces conférences, on le comprend, est donc de tenter de trouver « la » racine, non tant du racisme mais de ce que l'on pourrait appeler la « relation d'objet » ou le fait qu'il soit apparemment inscrit en chaque être quelque chose qui ressemble à un désir de voir dans l'autre un objet possible. Ce n'est pas l'objet qui importe mais le fait d'en avoir un, le fait de se situer par rapport à autrui et donc de situer autrui, l'autre, l'alter, dans une relation de non égalité, de différenciation d'inégalité et finalement « d'objectité ».

L'autre pôle de l'altérité

Si ces conférences permettent à Toni Morrison de revenir sur ses propres œuvres, c'est aussi un moyen, on vient de le voir, d'évoquer des personnes qui ont réellement vécu le racisme dans leur chair. Mais à cette évocation douloureuse et nécessaire répond comme un écho à la fois discret et puissant, remonte une autre voix qui semble peu audible mais qui est là, vivacité singulière et vibrante au cœur de l'inhumanité de l'humanité.

L'altérité se construit socialement et s'imprime dans le psychisme de chacun, maîtres comme esclaves eux-mêmes et c'est cette dimension intérieure qu'il lui importe d'interroger. À travers des anecdotes personnelles comme à travers une présentation de certains des intentions qui ont présidé à l'écriture de certains de ses romans, elle en cesse de sentir qu'un aimant fait bouger l'aiguille de l'altérité et lui fait désigner un domaine peu exploré lorsqu'on évoque, le monde intérieur, la vie psychique, le territoire de l'homme qui est à la fois ce qu'il a de plus propre ou de plus intime et qui lui reste le plus souvent les moins connu pour ne pas dire le plus inconnu.

C'est en ne cessant d'interroger le pôle sociologique du racisme comme figure de l'altérité radicale qu'elle parvient à faire émerger la figure seconde de l'altérité intérieure. Elle voit d'abord dans cette intériorité un monde à l'image du monde du dehors.

Peut-être puis-je clarifier cette capacité fort répandue d'aliéner autrui en expliquant comment j'ai moi-même participé à ce processus et en ai tiré une leçon. J'ai publié ce récit ailleurs, mais je veux vous décrire combien nous sommes enclins à nous distancier et à imposer notre propre image à des étrangers, ainsi qu'à devenir cet étranger que nous abhorrons peut-être. (MORRISON, 2018, p.35)

Car il n'est pas si simple de parvenir à cet autre en nous. Il prend souvent la forme de reflets plus ou moins déformés d'images que projette le monde sur nous et dont nous nourrissons et nié ou inconnu, ce monde intérieur même s'il fonctionne comme une sorte de pôle d'appel, est souvent reçu par un geste de répulsion ou comme ici, d'inversion au point pour le faire exister en le niant dans le même geste, de le transformer en ce qu'en effet nous abhorrons.

L'autre qui hante ce pôle intérieur constitue en fait le mystère même de l'existence comme de la pensée. Il agit en silence, ne se manifeste que rarement, mais c'est lui qui imprègne pour une grande part les grandes œuvres de l'art et, comme on l'a évoqué précédemment, celles de la littérature en particulier. C'est lui qui constitue le centre secret de cette quête et dont, avec la maestria de la romancière, elle ne nous dévoile l'identité qu'à la toute dernière ligne du livre.

C'est aussi à travers la figure négative du renversement de l'autre en « objet » que se manifeste la puissance d'effraction de cette présence et de cette prégnance de l'autre au cœur même de notre vis psychique. Mais alors, le paradoxe veut que précisément c'est en refusant à cet autre l'existence d'autre qu'on le « sanctifie », cette sanctification prenant la forme la plus violente de la transformation de l'autre inconnu qui surgit dans ma vie en objet, et donc de sa réduction à l'état ou à la forme « d'esclave » au sens d'entité soumise à ma volonté.

Pourquoi voudrions nous connaître un étranger quand il est plus facile d'aliéner quelqu'un d'autre ? Pourquoi voudrions nous supprimer la distance quand nous pouvons supprimer l'accès ? Les appels lancés par l'art et la religion en faveur de la courtoisie dans la Communauté des Nations sont à peine perceptibles.

J'ai mis un certain temps à comprendre mes prétentions déraisonnables sur cette prêchuse. À comprendre que je ressentais le désir et le manque d'un aspect de moi-même, et qu'il n'existe pas d'étrangers. Il n'existe que des versions de nous-mêmes, auxquelles nous n'avons pas adhéré pour beaucoup et dont nous voulons nous protéger pour la plupart. En effet, l'étranger ne vient pas d'un autre pays, il est aléatoire ; il ne vient pas d'un autre monde, mais est remémoré ; et c'est la nature aléatoire de notre rencontre avec notre moi déjà connu – bien que non reconnu comme tel – qui suscite une légère vague d'inquiétude. C'est ce qui nous fait rejeter l'image et les émotions provoquées par cette rencontre, surtout quand ces émotions sont profondes. C'est aussi ce qui nous donne envie de posséder, de gouverner et d'administrer l'Autre. D'embellir cette personne, si nous le pouvons, en la renvoyant à nos propres miroirs. Dans un cas comme dans l'autre (d'inquiétude ou de fausse

révérence), nous nions son statut de personne, cette individualité spécifique sur laquelle nous insistons pour nous-mêmes. (MORRISON, 2018, p.40)

Celui qui nous attend

Il y a un mystère et il constitue le cœur battant de la quête spirituelle, que celle-ci passe par l'art, par certaines formes de la religion ou relève simplement d'expériences individuelles. Ce mystère est à la fois insaisissable, en tant que tel et d'autant plus qu'il s'est démultiplié dans le miroir brisé aux reflets infinis. Ce miroir se déplace à travers le temps et il se multiplie dans les pratiques culturelles. Mais cet aspect des choses, la dimensions sociologique et historique par laquelle le mystère vient à nous ne peut jamais recouvrir la source intime à travers laquelle il se manifeste à chacun. C'est vers celle-ci que Toni Morrison nous conduit. Elle le fait d'une manière singulièrement puissante parce qu'elle parvient à associer dans sa réflexion les pires aspects de l'altérité vécue et agie par les hommes, à travers le racisme. Mais elle montre aussi, et c'est la romancière qui rend cela possible, la femme capable de penser le monde à partir des prismes des individus singuliers, que cette horreur dont les hommes sont capables est rendue possible trouve sa source dans un aspect non exploré de la vie psychique, la présence en nous d'un autre auquel nous ne prêtons pas attention.

L'autre n'est pas un autre moi en moi ni le je qu'un vrai moi pourrait contredire, même si ces approches du self, vrai ou faux, vrai et faux, viennent frôler la reconnaissance de cette « entité » vivante en nous qu'il nous fait pourtant découvrir hors de nous pour l'appréhender. L'autre n'est pas un je qui aurait disjoncté et je n'est pas un autre comme une ou deux générations de rimbaldiens l'ont répété à l'envi, se dédouanant ainsi de leur incapacité à percer le mystère pour avoir confondu désinhibition spectaculaire et comportementale et spiritualité. Je n'est pas un autre. L'autre, s'il n'est qu'un autre je, un autre moi, est alors un reflet inversé du moi ou du je que nous nous sommes construits socialement et sur lequel nous projetons toutes nos angoisses, toutes nos limites, toutes nos insatisfactions. Mais là n'est pas la question.

Ce que Toni Morrison a mis à jour dans ces six conférences, c'est à la fois l'existence en chacun de nous d'une structure psychique qui tend à objectaliser l'autre réel, celui ou celle qui nous fait face et la reconnaissance d'une autre source qui rend caduque la notion même d'altérité, d'autre.

Cette structure qui nous pousse à voir en l'autre un objet suffit à transformer la vie en enfer, si l'on ne parvient pas à la fois à saisir, à comprendre et à contenir ou retenir, en d'autres termes à inhiber, même partiellement ce processus. C'est que le chemin qui passe par ce que nous offre le monde d'à la fois fascinant et répugnant, nous éloigne à chaque pas un peu plus de ce secret sans secret qui constitue pourtant notre intériorité la plus

profonde et la plus occultée. C'est cette source-là que Toni Morrison perçoit et qu'elle nous invite à rejoindre alors même qu'elle a passé sa vie à écrire pour combattre les formes les plus terrifiantes de l'altérité. Mais elle l'a fait sans jamais perdre de vue que cet aspect du combat ne pouvait ni ne devait occulter le fait qu'il laissait dans le cœur une insatisfaction profonde.

Car l'obsession qui porte ce texte et peut-être toute l'œuvre de Toni Morrison tient en ceci : comment comprendre qu'il existe quelque chose comme cela le racisme c'est-à-dire quelque chose qui est l'aveu qu'il y a au cœur de la psyché humaine une mécanique qui reporte sur « l'autre » un mépris qui finalement ne s'adresse qu'à lui-même.

On le comprend, cette distinction entre moi et l'autre n'est pas pertinente. Elle sert seulement à masquer un phénomène rarement approché, rarement pris en compte, rarement reconnu. Ce qu'elle pressent, c'est que l'autre n'est non seulement pas une notion efficace pour comprendre ce qui nous arrive mais que ce que l'on nomme en disant l'autre n'est en rien une altérité mais un aspect non vu d'une dimension qui existe en nous en chacun de nous.

Elle parvient elle-même à l'énonciation de cette dimension à la reconnaissance de ce que l'on pourrait appeler l'autre absolu, celui qui justement va rendre la notion d'altérité caduque au terme d'un détour singulier. Elle mentionne et appuie les dernières remarques de sa dernière conférence sur des analyses concernant la littérature africaine. À ce sujet elle remarque les parallèles entre les tropismes entre littérature occidentale et littérature africaine concernant « l'extranéité », montrant encore une fois combien l'une se construit en miroir de l'autre.

Elle s'appuie sur *Le Regard du roi*, roman de Camara Laye dont la découverte a été pour elle un choc. Ce roman de l'auteur guinéen est paru en France en 1954. Roman allégorique, il relate les interrogations et le cheminement mystique d'un homme blanc désargenté en Afrique noire. Si elle s'appuie sur ce livre déjà ancien, c'est qu'il met en scène les deux aspects relatifs à la question de l'altérité telle qu'elle les a développés, celui de l'extranéité et celui de la découverte de l'autre intérieur dont la reconnaissance abolit jusqu'à l'idée et la nécessité de l'autre.

Parlant donc de cet ouvrage elle remarque ceci : « Les tropes littéraires de l'Afrique qu'il utilise sont des répliques exactes des perceptions de l'extranéité : 1) Menace ; 2) dépravation ; 3) Inintelligibilité. » (MORRISON, 2018, p.89).

Mais ce qui importe au terme de ces conférences, c'est de pointer, en se référant à ce livre, à la fois comment tant la façon dont on parvient à cet autre absolu qui loge en nous et se tient face à nous que la façon dont sa rencontre scelle l'abolition inévitable de l'altérité comme concept opératoire pour penser notre relation à ce que fait d'autre terme il nous faut continuer à appeler les autres.

Relevons que Clarence, le personnage central de ce roman de Camara Laye, un homme blanc au bout du rouleau donc qui a en quelque sorte tout perdu et s'attend en rencontrant le roi du territoire où il se trouve à être condamné à mort ou de se voir transformer en esclave « noir ». Or celui qu'il a en face de lui et qui va le juger se trouve être à un enfant.

Il n'est pas utile ici de prolonger de remarque les dernières lignes de cet ouvrage de Toni Morrison. Il suffit en effet de les citer in extenso et de laisser se produire en chacun l'effet qu'inévitablement elles produiront.

Clarence s'avance tout nu en rampant jusqu'au trône, quand enfin il voit le roi, qui n'est qu'un enfant couvert d'or. Le « vide effrayant » qu'il a en lui – vide qui l'a protégé de la révélation) s'ouvre pour recevoir le regard du roi. C'est cette ouverture, cet effondrement de l'armure culturelle maintenue par la peur, cet acte de courage sans précédent, qui marque le début du salut de Clarence. Sa bénédiction et sa liberté. L'enfant le prend dans ses bras ; enveloppé dans cette étreinte sentant battre son tout jeune cœur, Clarence entend le roi murmurer ces propos exquis d'authentique appartenance, propos qui l'accueillent dans la race humaine : « ne savais-tu pas que je t'attendais ? » (MORRISON, 2018, p. 92 ; LAYE, 1954, p. 251).

Ce qui nous attend

Qui est celui qui nous attend s'il est une part de nous-même ? Julian Jaynes à travers son livre *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit bicaméral*, répondrait : le dieu qui vit en nous, soit les données injonctions et admonitions que recèle aujourd'hui encore notre cerveau droit. C'est bien de cela dont nous parle Toni Morrison, de la possibilité qui nous est à la fois offerte structurellement et interdite culturellement non tant de faire la paix avec un ennemi, un autre que de reconnaître comme socle de la levée de l'omerta sur laquelle est assis la civilisation occidentale ce double agissant, ce dieu en moi qui est aussi le dieu qui vit en chacun.

Le Brésil actuel semble être porteur de tous les stigmates de cette dérégulation, dirigé qu'il est par un super ego qui fait de l'altérité le pôle négatif à exterminer ou du moins à éradiquer du paysage comme solution aux problèmes du pays. Or il n'en est rien. Ce moi gonflé à l'hélium de volonté de puissance au sens le moins philosophique du terme est l'entité qui en nous a appris à tuer en elle l'autre comme semblable pour l'externaliser pourrait-on dire sus les formes des autres qui peuplent la réalité dans laquelle il n'y a qu'à choisir ceux que l'on souhaite faire disparaître pour coaliser la haine. Mais il est aussi porteur des solutions qui peuvent se dessiner si l'on comprend bien le propos de Toni Morrison. Ceux qui ne vivent pas dans la haine de leur double mais dans l'acceptation de celui-ci tant en eux-mêmes que dans la réalité sont légion. Ils sont liés à la terre, ils vivent

dans les régions non urbaines, ils sont porteurs des voix qui remontent au-delà des traditions, ces voix qui une fois qu'on les a entendus ne nous quittent pas. Mais pour qu'elles puissent parvenir à notre oreille interne comme externe, il importe de s'ouvrir à cette voix en nous qui murmure inaudible tant qu'elle n'est pas acceptée comme possible et plus encore comme réelle.

Dédoublé le moi retrouve sa véritable unité celle de n'être pas un mais l'éternel plus qu'un l'éternel en excès par rapport à soi. À condition là encore d'entendre dans ces excès la voix paradoxale de l'inhibition qui est au fondement de toute culture, pas celle qui interdit celle qui indique que pour qu'adviennent les voix en nous il importe de NE PAS faire certaines choses. Comme si pour qu'une porte s'ouvre il fallait s'abstenir de l'ouvrir pour la laisser s'ouvrir d'elle-même.

C'est précisément ce qui est en jeu dans la fin de ce roman de Camara Laye, les retrouvailles entre les deux faces de ce qui ne peut plus se définir comme un moi mais comme un nous. Il est vain de vouloir en faire la condition de possibilité de toute rémission de l'enflure égotique, mais il importe d'y voir l'élément central d'une démarche globale incluant en effet la levée de l'omerta sur ce double dont la reconnaissance rend caduque le moi et l'autre comme entités et comme couple et l'établissement d'une nouvelle norme psychique qui nous permettrait de devenir à la fois archaïques et surpermodernes, capable d'être à l'écoute de l'altérité du semblable en nous et capables d'accueillir les autres non comme des étrangers mais comme des êtres que de toujours nous attendions pour que notre complétude puisse exister.

Références

BURROUGHS, W.S. *Le Festin nu*. Trad. Éric Kahane. Paris : Gallimard, 1964

_____. *Révolution électronique*. Trad. Sylvie Durastanti. Paris : Hors commerce, 1999

_____. *Essais*. Trad. Gérard-Georges Lemaire. Paris : Bourgois, 2008

COHEN, Albert. *Belle du seigneur*. Paris : Gallimard, 1968

DICK, Philip, K. *Siva*. Trad. Robert Louit. Paris : Gallimard, 2006

DELEUZE, Gilles ; GUATTARI, Félix. *L'Anti-Œdipe*. Paris : Minuit, 1973

QUIGNARD, Pascal. *Vie secrète*. Paris : Gallimard, 1998

JAYNES, Julian. *La naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*. Trad. Guy de Montjou. Paris : Presses universitaires de France, 1994

LAYE, Camara. *Le Regard du roi*. Paris : Plon, 1954

MORRISON, Toni. *L'origine des autres*. Trad. Christine Laferrière. Paris : Bourgois, 2018

MUSIL, Robert. *L'Homme sans qualités*. Vol IV. Paris : Gallimard, 1958

RILKE, Rainer Maria *Élégies de Duino*. Trad. Bernard Pautrat. Paris : Payot & Rivages, 2007

SHELLEY, Mary. *Frankenstein*. Trad. d'Alain Morvan et Marc Porée. Paris : Gallimard, 2015